François Paré : *Le fantasma d'Escanaba*, Québec, Éditions Nota bene, 2007

Antoine Boisclair

Volume 11, numéro 2, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1000529ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1000529ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (imprimé)

1923-8231 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boisclair, A. (2008). Compte rendu de [François Paré : *Le fantasma d'Escanaba*, Québec, Éditions Nota bene, 2007]. *Globe*, 11(2), 205–208.
<https://doi.org/10.7202/1000529ar>

avant tout aux fictions rattachées aux communautés francophones hors Québec. On retrouve ainsi dans ce livre des chapitres sur les œuvres de Gabrielle Roy, de Maurice Henrie et de Patrice Desbiens, que Paré avait déjà fréquentées dans ses ouvrages précédents, mais aussi un récit «aux trois quarts inventé» (p. 18) : celui de Ferdinand Papineau et Marie-Antoinette Dontigny, venus s'installer au cours des années 1870 dans la petite municipalité d'Escanaba, située au nord du Michigan. En se référant en partie à l'*Histoire des Canadiens du Michigan et du comté d'Essex, Ontario*¹ de Téléphore Saint-Pierre, Paré imagine le destin malheureux de ce couple afin d'évoquer la précarité des cultures francophones aux États-Unis, mais aussi afin de montrer comment la francophonie a pu s'appropriier symboliquement le territoire nord-américain. Il s'agit d'ailleurs d'une ligne directrice de ce livre : si la culture francophone en Amérique du Nord tend aujourd'hui à se limiter au Québec et à l'Acadie (de récentes statistiques l'ont encore prouvé dernièrement), il fut un temps où elle rêvait de s'étendre à la grandeur du continent. «Lieu fantasmé de tous les recommencements identitaires dans l'espace diasporal francophone» (p. 28), Escanaba constitue en ce sens le symbole métonymique de ce rêve, la trace d'un monde révolu ou sur le point de disparaître. Tout au long de son essai, Paré admet ainsi le caractère subjectif – voire fantasmatique – de son projet. Pourquoi, par exemple, s'intéresse-t-il à une petite ville comme Escanaba ? Sans doute parce qu'elle a fait l'objet d'un roman de Maurice Henrie intitulé *Une ville lointaine*², roman auquel Paré consacre d'ailleurs quelques pages lumineuses, mais peut-être aussi – et nous retrouvons ici le style de Derrida – parce que la consonance particulière de ce toponyme «combine les signes d'une eschatologie de la distance» (p. 27).

Dans *La distance habitée*³, paru en 2003, François Paré avait déjà réfléchi à la notion de «diaspora» – notion généralement associée aux groupes culturels contraints à l'exil, dont les Juifs constituent le modèle paradigmatique – et avait voulu la rapprocher de la culture francophone hors Québec. Et puisqu'il s'agit encore une fois d'étudier des œuvres appartenant aux «littératures de l'exiguïté», *Le fantasme d'Escanaba* constitue une sorte de prolongement des ouvrages précédents. Ici encore, Paré s'interroge sur la modernité – voire la postmodernité – de ces cultures qui entretiennent un rapport particulier avec l'altérité. «La société diasporale choisit de vivre aux

+ + +

1. Téléphore SAINT-PIERRE, *Histoire des Canadiens du Michigan et du comté d'Essex, Ontario*, Sillery, Septentrion, 2000 [1895].

2. Maurice HENRIE, *Une ville lointaine*, Québec, L'Instant même, 2001.

3. François PARÉ, *La distance habitée*, Ottawa, Le Nordin, 2003

abords d'un espace assigné par la surabondance de l'Autre et par sa différence envahissante» (p. 10), écrit-il dans le premier chapitre de son livre. Si «[cet] Autre fait problème» en ce qu'il tend à effacer les traces de l'identité, il existerait une «“postmodernité” foncière des cultures diasporales» (p. 123). Les pages consacrées à *L'appel de la race*⁴ de Lionel Groulx sont particulièrement intéressantes à cet égard. Publié en réponse au Règlement XVII, qui limitait l'enseignement du français en Ontario, ce roman politique visant notamment à assurer l'unité culturelle des Canadiens français – à exclure l'Autre au profit du Même – aurait connu un échec auprès du lectorat francophone hors Québec pour des raisons reliées à l'univocité du discours patriotique. «Le roman de Groulx démontre les limites de la littérature patriotique en dehors des grands ensembles nationaux» (p. 64); il «n'aura pu être l'œuvre inaugurale de la modernité franco-ontarienne; [il] en aura été plutôt, à l'insu de la culture dispersée qu'[il] visait à rassembler, le contre-exemple à la fois le plus éloquent et le plus étranger» (p. 67).

Faut-il pour autant célébrer de nouveau le métissage culturel, cette «surabondance de l'Autre» et cette ouverture, au détriment de l'identité et de ce que Fernand Dumont, cité par François Paré, appelait des «raisons communes»? L'existence de la marge, pour employer le vocabulaire spatial qui traverse le livre, ne dépend-elle pas paradoxalement d'un centre? Si Paré néglige parfois de considérer dans quelle mesure le destin des cultures diasporales ne constitue pas nécessairement un choix (les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, par exemple, ont émigré pour des raisons principalement économiques), l'essayiste ne procède pas pour autant à un éloge aveugle de l'hybridité culturelle. Au modèle du cercle, qui implique une dichotomie entre le centre et la périphérie, Paré préfère ainsi celui de la spirale:

Spiralée, la culture ne délaisse [...] jamais ses lieux d'intégration et son espoir de susciter au sein de la culture des solidarités fortes. Cependant, il serait faux de croire que cette persistance de l'origine conduise à l'homogénéité de cultures fondamentalement *migrantes* (p. 147).

Moins présente dans ses ouvrages précédents, l'herméneutique incite ici François Paré à interroger les fondements de ses recherches, à se demander pourquoi le destin des francophones hors Québec l'intéresse ainsi depuis plus de vingt ans. Dans les pages consacrées à Gabrielle Roy, une

+ + +

4. Lionel GROULX, *L'appel de la race*, présentation, chronologie, bibliographie et jugements critiques de Gilles Dorion, Montréal, Fides, 1980 [1922].

question résume cet aspect de l'essai: «Peut-être ma lecture de *La route d'Altamont*⁵ et du grand voyage continental d'Éveline ne renvoie-t-elle qu'à mes propres fantasmes, qu'à mon propre départ?» (p.55) «Le fantasme d'Escanaba, c'est aussi l'histoire de ma propre itinérance identitaire» (p. 139), confesse-t-il par la suite. Il en résulte un ton parfois mélancolique et souvent touchant, un ton qui fait de ce livre une sorte de confession ou de bilan intellectuel. Surtout, il en résulte un essai subtil qui refuse d'adopter des points de vue trop tranchés sur des questions délicates et toujours d'actualité: jusqu'où doit-on favoriser le métissage culturel? Le nationalisme québécois de la Révolution tranquille est-il responsable du déclin de la francophonie en Amérique du Nord? Est-ce au contraire grâce au nationalisme que cette culture survit aujourd'hui? Ou encore: le français a-t-il encore un avenir en Ontario ou au Manitoba? Au sujet de cette dernière question, Paré refuse d'adopter un point de vue trop pessimiste. Par contre – et c'est ici que la «littérature de la trace» trouve un sens –, le lecteur sent bien que le rêve d'une Amérique du Nord francophone appartient au passé, que le «fantasme d'Escanaba», justement, fut d'abord et avant tout un fantasme.

Antoine Boisclair
Université Laval

Les paradoxes d'un maître livre
Laurent Mailhot et Pierre Nepveu [éd.]
La poésie québécoise des origines à nos jours
nouvelle édition revue et augmentée, Montréal, Typo,
2007.

On ne peut reprocher à Laurent Mailhot et Pierre Nepveu, compilateurs depuis 1981 de cette anthologie de *La poésie québécoise des origines à nos jours*, de manquer de continuité. Un même principe préside aux trois éditions de cette compilation, celui de prioriser le contemporain. Ainsi, les auteurs affirmaient avoir voulu, d'abord, refléter «le point de vue de lecteurs du début des années quatre-vingt [et ne pas] prendre prétexte d'un recul insuffisant pour éviter d'inclure les poètes les plus actuels» (1981); puis opérer «un choix plus rigoureux [entraînant] la disparition de plus d'une trentaine

+ + +

5. Gabrielle ROY, *La route d'Altamont*, Montréal, Éditions HMH, 1966.